INTERVIEW

Les deux Mr. Banville

« J'ai un fantôme, dit le célèbre romancier irlandais. Je passe devant une librairie, je claque des doigts et tous mes livres se transforment en pages blanches. Comme ça, au moins, je peux recommencer et faire les choses correctement. »

Il passe des années à écrire et réécrire, mais le supplice ne s'arrête pas là. Quand il a achevé *La Mer* – le plus connu de ses livres, lauréat du Man Booker Prize en 2005 –, il s'attendait ainsi à un refus. Il était sûr que ses éditeurs allaient baisser les yeux d'un air gêné et lui dire : « John, le prochain nous plaira certainement. Mais franchement, celui-ci n'est pas très bon. »

Tout cela explique pourquoi John Banville aime tant Benjamin Black.

Black, auteur de thrillers, est l'*alter ego* de Banville. Son nom orne la couverture des *Disparus de Dublin*, de *The Silver Swan* et de *The Lemur*, mais ce pseudonyme a toujours été un secret de polichinelle. Et contrairement à Banville, Black est le genre d'écrivain capable de vous pondre un roman en quelques mois sans un regard en arrière.

« Les livres de Benjamin Black m'inspirent la même fierté qu'une table bien finie à un menuisier, dit Banville. Quant aux livres de John Banville, je les déteste, je les méprise, je les abhorre. Ils sont pour moi une offense de chaque instant. »

Comment un auteur de polars enjoué et prolifique a-t-il pu s'emparer de la plume d'un des perfectionnistes les plus angoissés de la planète ? La réponse en dit long sur la relation à la Jekyll et Hyde entre roman littéraire et roman de genre. Mais une question s'impose : Le Dr Banville et Mr Black sont-ils à ce point différents ?

Banville, élégant homme de 62 ans aux cheveux gris, est d'assez petite taille pour que sa stature lui inspire de fréquentes plaisanteries. Ne nous étonnons pas que Quirke, le détective amateur héros des deux premiers livres de Black, mesure un mètre quatre-vingt-dix-huit : son créateur a trouvé amusant et techniquement intéressant d'imaginer à quoi peut ressembler le monde pour quelqu'un de « tellement plus grand » que lui.

Nous l'avons rencontré à Manhattan dans le cadre d'une brève tournée de promotion pour *The Silver Swan*, l'ouvrage de Black qu'il préfère. Dans le roman *Les Disparus de Dublin* qui a pour cadre le Dublin des années 1950, le médecin légiste Quirke décide d'enquêter sur la mort mystérieuse de l'épouse d'un ami, une femme de toute beauté. Mais Quirke n'est pas Sherlock Holmes.

« Ce qui me plaît chez Quirke, c'est qu'il est un peu naïf, comme nous tous », dit Banville. « Il est incapable de comprendre ce qui se passe. Les indices lui échappent. Il doute de ceux qui lui disent la vérité et a tendance à croire ceux qui lui mentent. »

Une autre chose qui plaît à Banville, c'est le décalage d'un demi-siècle qu'il a imposé à son médecin-détective, ce qui lui évite d'avoir « à tenir compte de tous les aspects scientifiques » de la médecine actuelle. Ses recherches se sont bornées à « un pot d'une demi-heure avec un ami légiste » qui lui a dit plus tard : « Tout est faux. »

Banville a grandi, en provincial refoulé, à Wexford, en Irlande du Sud. Quand il avait 12 ans, son frère lui a fait lire *Les Gens de Dublin*, de James Joyce. Ses portraits de vies à la fois « sordides » et « illuminées » l'ont laissé bouche bée. Suivirent de mauvaises imitations... L'une commençait ainsi : « La fleur blanche de mai s'abattit lentement dans la bouche béante de la tombe. »

« J'avais 12 ans ! » dit l'auteur en riant. Et puis : « Vous savez, les artistes n'ont pas une expérience incroyable de la vie. Nous tirons le maximum du peu d'expérience que nous avons. »

L'expérience de Banville passe par le renoncement à une formation universitaire au profit de la découverte du monde qui s'étend au-delà de l'Irlande. Il a trouvé un emploi à Aer Lingus, a fait le

tour du monde en avion, rencontré la femme qu'il allait épouser à Berkeley en 1968. Un an plus tard, il était de retour en Irlande et travaillait comme secrétaire de rédaction à l'*Irish Press*.

« J'adorais bricoler avec la langue », dit-il. Puis il cite, avec délectation, une définition des secrétaires de rédaction que lui a donnée un patron : « Des gens qui changent les mots des autres et qui rentrent chez eux dans le noir. »

Attiré par Hollywood, il est parti y tenter sa chance.

« J'avais écrit un petit bouquin qui s'appelait *La Lettre de Newton*, raconte-t-il. Je me rappelle qu'il m'a rapporté 500 livres. J'ai mis deux ans à l'écrire. J'en ai tiré un scénario en trois jours, qu'on m'a payé 15 000 livres. » Il a pris des risques, vendu sa maison, et n'a pas tardé à découvrir « qu'il est bien plus difficile qu'on ne croit de se faire une place dans le cinéma ».

Il a donc repris son métier et a fini par devenir rédacteur littéraire de l'*Irish Times*, tout en continuant à écrire.

Les romans de John Banville – il y en a aujourd'hui plus d'une douzaine –, n'ont pas exactement touché le grand public. Ils se sont vendus autour de 5 000 exemplaires chacun, dit Banville. Mais ses admirateurs sont des passionnés, comme le romancier et scénariste Mark Sarvas : « Personne n'écrit une phrase comme lui. » Il décrit Banville comme un romancier d'idées doublé d'un merveilleux observateur du « mâle fracassé ». Banville a dû attendre son Booker Prize pour commencer à vendre (200 000 exemplaires pour *La Mer* aux Etats-Unis et 12 000 en France).

Pendant ce temps, la carrière de Benjamin Black commençait à se dessiner.

Banville a terminé *La Mer* en septembre 2004. En mars 2005, il s'est lancé dans l'écriture du premier roman de la série des Quirke. Six mois plus tard, le jour même où on annonçait la sélection pour le Booker, son agent présentait à son éditeur britannique le manuscrit des *Disparus de Dublin*. Banville a demandé à le publier sous un pseudonyme. Il voulait simplement signaler par là que « c'était quelque chose de différent ».

La différence commence dès l'acte d'écriture. Banville écrit au stylo à encre. « Il me faut la résistance du papier, parce que l'ordinateur est trop rapide », explique-t-il. Black tape directement son texte sur l'ordinateur. Banville met entre trois et cinq ans à écrire un livre. Black peut le faire en autant de mois. L'explication est simple : « Ce que vous obtenez avec John Banville, c'est un extrême de concentration. Ce que vous obtenez avec Benjamin Black, c'est, je l'espère, de la spontanéité. » Il écrit « très vite, avec beaucoup de facilité, sans y réfléchir ».

Et bien sûr, il y a l'intrigue. Les romans noirs, comme tous les thrillers, sont construits autour d'une intrigue. Banville a la réputation de l'ignorer – mais cette réputation n'est peut-être pas entièrement justifiée. *La Mer*, par exemple, mêle l'histoire de la vie conjugale du narrateur, Max Morden, et le traumatisme de la mort de sa femme avec l'histoire d'un été d'enfance qui va changer le cours d'une vie. « Je trouve qu'il est bourré d'intrigue », dit Banville. « Je ne sais pas ce qu'il leur faut. Franchement, je ne sais pas. »

Mais on ne peut pas nier que l'intrigue lui importe moins que les idées qui l'obsèdent. Ce qui l'intéresse, c'est la manière dont « le passé devient notre légende », quelque chose « dont nous croyons nous souvenir », mais qu'en réalité, nous fabriquons. Le sujet de la passion amoureuse préadolescente de Max engendre une méditation sur « ce que grandir signifie », autrement dit « le sentiment croissant de la particularité des choses ». Il remarque que, lorsque nous tombons amoureux, « nous façonnons une image en miroir de nous-mêmes. Je vois toujours les amants comme deux miroirs qui s'étreignent ». C'est, du reste, « la même chose que la pratique artistique. Pour moi, l'art est un processus presque sexuel, où l'on se concentre intégralement sur l'objet ».

On a peine à imaginer de tels propos dans la bouche de Benjamin Black. Les intrigues de Black ressemblent à celles des thrillers classiques. Comme presque tous les héros de Dick Francis, Quirke se fait passer à tabac par des gangsters qui cherchent à le dissuader de poursuivre son enquête. Comme d'innombrables détectives avant lui, il s'engage dans des relations sexuelles passionnées qui ne peuvent que mal finir. « Dans ce genre, il faut recourir aux clichés », admet Banville. Le mieux qu'il puisse faire est d'essayer de les bannir de ses phrases. « Benjamin Black est comme un écolier à qui on a accordé une semaine supplémentaire de vacances de Noël », dit Banville. « C'est inquiétant, bien sûr. Prendre du plaisir à écrire est profondément inquiétant. Je fais sûrement quelque chose de mal. »

L'écolier en vacances arbore un large sourire. Il sait qu'il ne fait rien de mal. Mais il sait aussi – malgré le plaisir qu'il éprouve à dresser Banville contre Black – que ses deux personnalités d'écrivain sont plus étroitement liées qu'il ne veut bien le dire.

Pour commencer, Black a été créé parce que Banville avait grand besoin d'un coup de pied dans son derrière de romancier. « Je comprends maintenant que c'était un moyen d'obliger John Banville à penser autrement », explique-t-il. Trop longtemps, il avait écrit des récits à la première personne à propos d'hommes confrontés à de graves ennuis, qui « racontent tous passionnément leur propre histoire ». Les livres de Black, dit-il, lui ont permis d'écrire à la troisième personne pour la première fois depuis des dizaines d'années.

Le goût de Banville ne correspond peut-être pas à celui de la plupart des auteurs ou amateurs de thrillers. Mais il se rapproche certainement d'eux quand il dit que *Le facteur sonne toujours deux fois*, de James M. Cain, est un chef-d'œuvre, ou qu'il fait l'éloge des romans sérieux de Georges Simenon, qu'il classe « tout en haut, avec le meilleur de la littérature du XX^e siècle ».

« Tout art, à un certain niveau, est du divertissement », dit Banville. Et n'en déplaie à Aristote : « Nous allons voir une tragédie de Sophocle pour nous divertir ».

Personne ne risque de confondre *La Mer* (première phrase : « Ils partirent, les dieux, le jour de l'étrange marée ») avec *The Silver Swan* (première phrase : « Ce nom ne disait rien à Quirke »). Mais il y a de nombreux passages – comme ce dense extrait de prose de Black – qui pourraient aisément se glisser dans l'un ou l'autre de ses livres :

« Il arrivait que la beauté des choses, des choses ordinaires – ces fleurs que personne ne voyait, ce feuillage doré, le miel des rayons de soleil sur le trottoir à ses pieds – s'imposent à elle de façon pressante, alors qu'en même temps elles semblaient se retenir, rester à distance, comme si une barrière invisible se dressait entre le monde et elle. »

Et quand paraîtront les prochains livres de John Banville et de Benjamin Black, leurs admirateurs respectifs ne manqueront pas d'être surpris.

© *The Washington Post*

Propos recueillis par Bob Thompson le 28 juillet 2008